

L'amour de la vie ne peut transiter que par une intensification de la vie, en usant en priorité de ces principes à caractère absolu, qui justement lui permettent de gagner en intensité.

À ce niveau, Nietzsche mit dans le mille en indiquant ce qu'il appela nihilisme et que je nomme déni : à savoir que nous avons là affaire à une contradiction insensée. Non seulement nous nous refusons à vivre comme la vie le réclame, sans comprendre que l'intensité qu'elle exige de nous ne sera vécue que pour le meilleur, le jour où notre volonté d'être sans cesse plus encore, causera à la vie trop de problèmes irrémédiables ; alors la vie, dans un souci de protection à notre égard, saura s'interrompre.

Nous autres, nous ne nous contentons pas de renier cette règle : ce qui nous vaut, pour ne pas vouloir mourir, de nous refuser très proportionnellement à vivre. Puis, après avoir d'abord considéré cette échéance comme une catastrophe ultime, au point de lui donner corps en concevant la mort, cette même mort inventée et mise en avant, nous n'avons plus de cesse que de vouloir ne plus la remarquer. Il y a des moments où l'imbécilité atteint de tels

sommets qu'elle change de statut, passant de celui de tare à celui de maladie. Nous ressemblons à ce jardinier qui, pour effrayer les oiseaux, installe dans son jardin un épouvantail à ce point réussi que celui-ci parvient à plus l'effrayer lui qu'il n'effraie les oiseaux — cette terreur l'empêchant en conclusion de sortir de chez lui.

En résumé, — comme si au-delà d'être suffisant, ce constat se veut plus encore dramatique — non seulement nous ne vivons pas notre vie comme elle doit être vécue, au point d'avoir de sa terminaison une lecture inversée à sa signification véritable ; non seulement nous avons travesti cette échéance en lui accolant un genre qui ne lui correspond pas, en inventant la mort ; mais de surcroît, nous nous sentons à présent terrorisés par cette même invention, exigeant, pour ne plus trembler lorsqu'elle se suppose à nous, que nous cédions à des dénis sans cesse plus convaincants.

Évertuez-vous à faire disparaître ce qui, par définition, n'existe pas : ce même élément, en retour, s'imposera à vous de plus belle.

Dieu est de ces éléments-là, parvenant à susciter le

doute et donc autant de gêne parmi les athées. Ce qui n'existe pas, dans le cas de Dieu, jouit de la preuve de sa non-existence ; comme je l'ai déjà comparé, ceux qui s'y essaient se retrouvent dans la peau de ces quelques-uns voulant une épée à la main, réussir à vaincre l'absence comme le vide. Au final, ils sont happés par un épuisement n'ayant pas de limites, pas plus que ce contre quoi ils luttent. Vous avez là une parfaite description de nos manières ; Don Quichotte, lui au moins, se battait contre des moulins à vent.